

Crédit : Renaud Bourdon

{DIALOGUE}

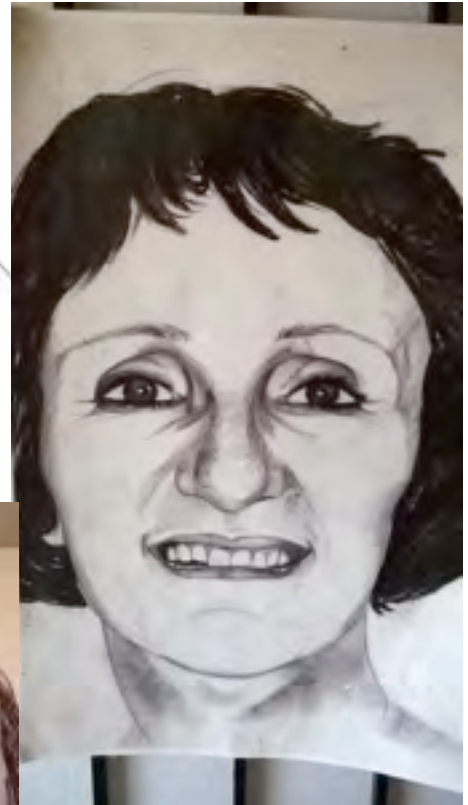
Avec Taby, Eveline et Benoît Flavigny et Nelly Robin pour JMM

Cette rubrique a pour objectif de restituer un échange entre un jeune migrant et des adultes issus de différents milieux. Pour ce troisième numéro, nous avons proposé à Taby, un jeune majeur congolais, ancien mineur isolé étranger, établi depuis quelques années en France, d'échanger avec la famille qui l'a accompagné pendant plusieurs années : Éveline et Benoît Flavigny. Le thème choisi est celui de la place de l'engagement citoyen dans l'accueil des mineurs. Cette rencontre s'est tenue à Poitiers le 2 avril 2018.



M.R. KALENSA

Tabby



Eveline



Benoît

Les croquis ont été réalisés par Camille Flavigny, fille d'Eveline et de Benoît Flavigny

Taby : Je m'appelle Taby, c'est comment dire, un surnom qu'on m'a donné. Célestin, c'est mon prénom de baptême. Aujourd'hui j'ai 30 ans. Je suis né au Congo, République démocratique du Congo, dans la ville de Kamina, c'est la région du Katanga. Enfin, je vis en France aujourd'hui. Enfin... ce n'était pas mon souhait, en fait. Je suis né au Congo et puis, j'étais enfant. Mon père, il est professeur, ma mère aussi, maîtresse d'école en fait, enseignante. Mon père avait un travail, il n'a pas fait l'université, il a eu juste son bac. Il a enseigné les maths au collège. Jusqu'à ce que Kabila, le père, est venu au pouvoir ; Mobutu est parti et c'est Kabila qui a pris le pouvoir. Cela a donné l'opportunité de gagner un peu plus d'argent, surtout les gens qui avaient fait des études. Mon père s'est présenté pour travailler avec Kabila. Kabila a eu des ennuis et puis il a été assassiné. On a accusé mon père comme quoi il était complotiste. Et puis à partir de là, tout est parti très vite. Dans le désordre total, mon père a fui un peu. Ma mère l'avait dissuadé et puis ma grande sœur. Mais comme au Congo on paie pas bien les professeurs ; ça peut arriver deux, trois mois qu'ils sont sans salaire, alors il avait trouvé que c'était l'unique façon pour nous faire vivre. Et puis, c'est parti trop vite, et il a commencé à se déplacer. Il croyait que ça allait passer en fait, ça allait le laisser tranquille, mais ça a persisté. Comme mon père, il vient du Kasai et nous on vivait dans la région du Katanga, c'est des régions qui sont un peu dans une sorte de rivalité. On s'est trouvé complètement en danger. Quand la ville a su que mon père aussi était suspecté, du coup, c'est devenu un peu dangereux pour nous. Moi, je lui en voulais depuis tout ce temps en fait parce que je ne voyais pas trop pourquoi il était entré dans ça. Moi, ce qui m'a beaucoup dégouté, ou révolté, c'est la mort de mon frère. Mon frère a perdu la vie à cause de ça. Du coup, ça m'a complètement ... ; j'étais perdu à ce moment-là. Et j'étais poussé à partir du Congo. C'était long ; je suis parti par des camions, de chez moi jusqu'à Matadi et c'est là où j'ai pu prendre un bateau.

JMM : Vous avez fait directement en bateau, du Congo jusqu'en France ?

T. : Je pense que, on a fait pas mal d'escales, sur Côte d'Ivoire ou, je ne sais pas...

JMM : C'était un bateau qui transportait du bois ?

T. : Je pense qu'il y avait une partie de café et une partie de bois. Aujourd'hui, je n'arrive même pas à me souvenir, mais bon c'était une sorte de cauchemar à l'époque.

JMM : Vous étiez seul dans le bateau ou il y avait d'autres jeunes ?

T. : Non on était... non pas jeunes, c'était plutôt des travailleurs. J'ai aussi travaillé, donné un petit coup de main. C'était très long. Je croyais que c'était vraiment un rêve pour moi et puis, comme des cauchemars. C'est comme ça...

JMM : Et c'était un embarquement clandestin ou

vous étiez proposé comme ouvrier pour le voyage ?

T. : Je pense que c'est mon père qui était à la tête de ça. Il a dû payer de l'argent. J'étais comme confié à des gens. C'est comme cela en fait que j'ai pu voyager. Un moment donné, je pense le gars avait cette volonté de me garder. Moi je ne voulais pas.

JMM : C'était un capitaine congolais, ou d'une autre nationalité ?

T. : Il y avait un Congolais mais le chef au-dessus c'était un portugais. Je me suis retrouvé, je pense, je ne sais pas, peut-être à la Rochelle ou à Marseille. Ça devait être peut-être à Marseille, je pense. Après on a été dans une camionnette et c'est comme ça je me suis retrouvé à Poitiers.

JMM : Au port où vous avez débarqué, il y avait une camionnette qui était prévue : c'était en lien avec le bateau ?

T. : Est-ce que c'était une escale, je ne sais pas. C'était une escale ; ils voulaient qu'on rentre et qu'on continue à travailler sur le bateau, je n'en sais rien. Je ne sais pas en tout cas ce qui se passait. On est descendu en France. On travaillait gratuitement sur le bateau ; est-ce qu'ils avaient envie que je reste dans le même bateau avec eux ou c'était sa mission de me déposer en France ? Je ne sais pas. Je ne sais pas si c'est ma foi qui m'a sauvé, j'ai eu des moments où j'avais l'impression qu'ils cherchaient à nous droguer, nous garder comme des esclaves.

Benoît : Vous étiez plusieurs ?

T. : Oui, les gens qui travaillaient là ils avaient l'air d'être des salariés, mais ils n'étaient pas non plus heureux d'être là. C'est des moments que je n'ai pas pu maîtriser en fait. C'était ma première fois de quitter mon pays et je pensais que c'était d'une façon dramatique. C'était un peu ça en fait.

JMM : Donc, vous êtes arrivé soit à Marseille, soit à La Rochelle, et là vous êtes monté dans une camionnette qui était proposée par qui ?

T. : On devait décharger ; on a déchargé des choses dans le camion, on devait les déposer. On a fait une journée de route. Quand on est arrivé, les gars déchargeaient et moi j'ai pu prendre la fuite. C'est pour ça, j'ai marché et je me suis retrouvé à Poitiers... je ne sais pas c'était Auchan ou une petite ville à côté de Poitiers. J'ai beaucoup marché...

B. : Tu as dit que tu avais suivi la voie ferrée ?

T. : C'était Saint-Benoît ? J'ai beaucoup marché. Je pense que Saint-Benoît c'est tout près. Je ne me rappelle plus. Je pense que c'était peut-être au Sud de Poitiers.

B. : Tu n'as pas retrouvé l'endroit ?

T. : Non, je n'ai même pas cherché à savoir. J'ai marché deux heures, un truc comme ça.

B. : Ça fait dix kilomètres. Ça peut être Vivonne...

T. : Je suis arrivé vers « Porte de Paris » ... ou vers Saint-Benoît. C'est comme ça que je suis arrivé à Poitiers, en tout cas.

B. : Tu m'as dit que tu pensais que tu étais au Maroc.

T. : C'est par rapport au... . A Marseille, l'accent, l'accent des gens, je croyais que j'étais au Maroc.

Les Marocains, on a un peu eu l'occasion de les voir au Congo. Pour nous c'était des blancs en fait.

JMM : C'était en quelle année ?

T. : C'est des histoires qui ont commencé en 2003. Je suis venu ici en 2004, à Poitiers. Je suis parti de chez moi en 2003, mai-juin, par là.

JMM : Et donc à Poitiers, vous avez été accueilli comment et par qui ?

T. : A Poitiers j'ai marché, quand je suis venu, c'était la forêt, je pense. Je me suis retrouvé, je voyais la gare de loin, j'ai suivi, j'ai suivi et un moment donné j'ai vu la ville et c'est là où j'ai commencé à voir du monde mais c'était très tôt le matin, vers 5h30. J'ai commencé à attendre, attendre. A l'époque je ne parlais pas très bien le français ; quand j'ai vu des gars, ils m'ont dit : « il faut que tu appelles la police ». Ils m'ont donné juste le numéro à composer... je me rappelle plus c'était quoi... le 115, je pense, et c'est comme ça, j'ai pu composer. Et puis c'est parti de là ; ils m'ont dit, il faut aller ... ; ils m'ont donné la rue, c'était la rue à côté du Toit du monde (ONG poitevine), la rue Charbonnier, un truc comme ça... Ils m'ont expliqué : c'est à partir de là, je suis parti, j'ai rencontré une assistante sociale et de là ils m'ont mis à l'hôtel [...]

JMM : C'est là-bas où les services sociaux vous ont logé ?

T. : Oui, il y avait une dame qui me faisait à manger. J'ai dormi là, je suis resté pendant six mois. J'ai commencé à partir à l'église. Et à l'église, c'est là où j'ai rencontré Éveline et Benoît [...]. Quand je suis arrivé, j'ai commencé à partir au Secours catholique (ONG) ; ils m'ont proposé de jouer au foot avec eux. Je partais récupérer un peu des habits [...] Il faisait très froid quand je suis arrivé, je partais récupérer des habits. Ma mère était catholique au départ, mais après quand on grandissait on a changé d'église, on priait dans une Église de réveil. Quand je suis venu en France, je cherchais l'église, c'était une question que je me posais, est-ce qu'il y a des églises, ici ? J'ai su qu'il y avait une église, à travers le Secours catholique. Je commençais à partir et j'ai rencontré Éveline et Benoît. Ça a commencé comme ça. A partir de là je dirais que c'est... aujourd'hui je me rends compte que la seule chose que je regrette, ce que j'ai eu du mal à accepter, je me disais le Congo c'est mon pays, je suis né, j'avais connu que ça. C'est comme si on m'avait arraché à une vie et puis me mettre dans une autre vie. Aujourd'hui, je me rends compte que ma foi m'a permis de rencontrer Benoît et Éveline. Il y avait un berceau dans leur maison et on m'a fait tomber dans ce berceau. C'était des moments très doux dans un chagrin, un chagrin pas possible, une misère pas possible, dans un cauchemar pas possible et des solitudes.... J'avais l'impression que je mourrais un jour de la souffrance des solitudes. Heureusement, ou grâce à ma foi... Je ne veux pas dire que la foi ... parce que aussi je suis tombé aussi dans la famille de Benoît et Éveline. Je remercie Dieu et puis je les remercie aussi. Si les jeunes qui viennent

aujourd'hui ont cette chance de pouvoir vivre ça, de pouvoir rencontrer des gens qui peuvent leur montrer aussi le côté doux de la France, le côté... Je ne sais pas, je mélange un peu tout...

JMM : Et au sein de la communauté ou de la paroisse, il y avait un engagement pour accueillir les mineurs migrants ?

B. : Ce n'était pas une démarche associative ou d'église ; on a eu une rencontre, on a vu ce gars gris, je me rappelle, t'étais gris, t'avais un teint gris, et t'avais l'air tellement... t'étais pas bien quoi. Je te voyais comme ça et ce que tu dis sur la solitude, on sentait que tu allais très, très mal. Je me rappelle on t'avait invité à un repas de la foi chez nous. Tu ne devais pas comprendre beaucoup de chose parce que.... Tu parlais très peu encore, tu tremblais de partout, je me souviens. En même temps, là on avait vraiment touché du doigt à quel point t'étais perdu, t'avais l'air à la fois en souffrance et en même temps c'était un repas de la foi donc il y avait des choses qui se disaient et toi t'as toujours exprimé ça, ce qui te tenait en vie, tu l'as beaucoup dit, c'était ta foi qui te tenait en vie.

T. : Oui, c'est vrai la foi m'a beaucoup aidé dans ce parcours. Je dis Dieu m'a aidé beaucoup mais, sûrement que Dieu est là, bien sûr, mais il y a le côté humain que j'ai et cela n'a pas empêché que je souffre. Le moindre épanouissement que j'avais, je me sentais coupable par rapport à mon frère. J'avais cette impression que je n'avais pas le droit d'avoir un moment de répit, de dire que ça y est, je peux peut-être envisager de faire autre chose. Au Congo, j'avais ce projet de venir, je vais faire ça, je vais faire ça, mais tout à coup j'ai vu ma vie, ma vie a changé, comme si je devais bricoler ma vie, bricoler pour que ça marche. C'était dur.

JMM : Est-ce que vous avez pu rétablir un contact avec votre maman ou un membre de votre famille ?

T. : Oui, oui, bien sûr. Je suis parti au Congo, trois fois.

JMM : Mais quand vous êtes arrivé ici, assez rapidement vous avez pu...

T. : Non, non j'ai mis du temps. Je ne comprenais pas aussi, qu'il faut du travail avant de comprendre les choses. Je pense que c'est aussi la jeunesse ; aujourd'hui, je maîtrise des choses parce que j'ai 30 ans aujourd'hui, je pense que je maîtrise. Mais à l'époque, j'avais 17 ans, un côté un peu révolté, en colère, surtout par rapport à mon frère, j'en voulais beaucoup à mon père. Mon frère s'appelait Cyril, il ne devait pas mourir pour ça.

B. : Il est plus jeune que toi ton frère ?

T. : Oui.

JMM : Il a été assassiné ou tué ?

T. : Oui, on sait qu'il a été assassiné en fait...

Chez nous, quand il y a un président, il y a des tribus, quand il y a un président qui vient d'une tribu, c'est toute une tribu qui a le pouvoir.

Donc, ce président là il est mort, c'est tous les Baswahilis qui sont touchés, tous les Katangais qui sont touchés. Et puis c'est des régions, les Kasai, les Katangais, il y a toujours eu des rivalités parce que les Kasai ils font un peu d'études donc quand ils viennent au Katanga, ils ont des postes un peu plus importants. Du coup, ils commandent aux Katangais alors que c'est chez eux. Ça a toujours créé des rivalités. Il y a un moment donné où ils ont été refoulés, les Kasai ont été refoulés de chez eux parce que les autres n'aimaient pas. Comme mon père était Kasai et que c'est un gars Katangais qui a été assassiné... Ce n'était pas possible... Mon frère, on l'a retrouvé mort alors qu'il était en bonne santé.

B. : Toi tu as failli tomber, tu m'as dit que tu étais tombé dans un guet-apens, juste avant que tu partes.

T. : Oui, c'était dans des champs, parce que ma mère, on avait des champs chez nous...

JMM : Vous-même vous avez subi des agressions ?

T. : C'est des agressions, en fait ... des agressions ... c'était la famille, c'était des gens normaux jusqu'à la période ... c'était des gens normaux, c'était comme la famille, on vivait avec sauf que quand Kabila est venu au pouvoir, est-ce que c'est sa famille ou est-ce que c'est parce qu'ils sont de la même tribu de Kabila, tout de suite, ils ont senti qu'ils avaient le pouvoir, donc ils sont devenus agressifs quand Kabila a été assassiné, c'était un peu ça, ils m'ont agressé, c'est ça, c'est ça qui a poussé surtout ma mère à dire

JMM : Qu'il fallait que vous partiez ?

T. : Elle ne me l'a pas dit directement ; je pense qu'ils ont parlé avec mon père et c'est comme cela que je suis parti !

JMM : Pour vous protéger finalement ?

T. : Oui ... elle essayait de me protéger, la mort de mon frère nous a ... nous a arrachés un peu Quand je vois ce qui se passe au Congo aujourd'hui, je dis ... ; moi, j'ai grandi au Congo ; c'est vrai quand on n'a pas cette vision extérieure ! Je me disais, je vis dans un pays normal mais avec la distance, je me dis Au Congo, le pouvoir tue les gens gratuitement et en désordre, c'est la jungle ; il y a des manifestations, on tire sur les jeunes gratuitement comme ça ; je comprends un peu la mort de mon frère, c'est vraiment gratuit, la violence gratuite, les morts gratuits ... la mort ... tu peux être vivant aujourd'hui, on te tire dessus demain, il n'y a ni enquête ni quoi que ce soit, la personne meurt comme ça, donc je comprends ... enfin la mort de mon frère ... c'est comme ça chez nous. Je crois que j'ai pu faire le deuil ; je comprends les choses. Comme on dit la vie m'a giflé, en fait. J'avais une vie normale et ça m'a giflé en pleine figure. Aujourd'hui, je pense que Dieu est capable de changer le deuil en joie. Moi, je me suis rendu compte que la vie que c'était l'obscurité totale et tu passes en lumière totale.

Aujourd'hui, je me dis si j'étais resté au Congo, je n'aurais pas eu la chance que j'aie aujourd'hui ; aujourd'hui, j'ai des amis indiens, thaïlandais, arabes, ... des amis ... ; je me dis que ça m'a fait découvrir le monde ; c'est très riche ; je ne l'aurais pas vu autrement.

JMM : Et vous-même, vous connaissiez la situation du Congo avant de rencontrer Taby ?

B. : Oui, car on avait déjà été un peu en soutien avec Michel et Julie (deux jeunes Congolais) ; ils étaient arrivés avant ; eux, ils étaient du Kivu ; on les avait rencontrés quelques années avant (T.), je ne sais plus exactement comment ; en fait, à la paroisse de Montierneuf (Poitiers), aussi. Et, on avait découvert avec eux la partie est du Congo. Ces millions de morts dont personne ne parle jamais ; on était sensibilisé à cette partie-là. Et avec Taby, on a découvert la situation compliquée entre Kasai et Katanga ; ce que j'ai envie de dire c'est qu'avec Taby, il y a quelque chose qui est passée car c'est quelqu'un qui avait une espèce de probité, d'aller vers les autres. Même quand tu étais très mal, tu étais en capacité d'aller vers les autres, une curiosité de tout aussi, c'était incroyable ! Et puis, voilà avec nos enfants, tu as bien accroché aussi ; donc, on a fait un bout de chemin ensemble ... un grand bout de chemin ... (rires). On a vu aussi toutes les étapes difficiles parce qu'à 18 ans, tu es allé à l'OFPPRA, tu as été convoqué par l'OFPPRA et je me rappelle de ton retour de l'OFPPRA. Peut-être, tu peux en parler ; tu étais complètement désespéré. Il a été refusé ; il avait fait le déplacement à Paris.

T. : Oui, Benoît m'a accompagné.

B. : Non, pas la première fois ; moi, je t'ai accompagné pour le recours.

T. : Ah, oui ! je suis parti avec un éducateur car j'étais suivi par des éducateurs, une association ; c'est l'ASE, je pense.

Evelyne. : Oui, c'est ça.

T. : J'ai expliqué mon histoire à l'OFPPRA mais le gars m'a dit que je répétais mon histoire, je répétais mon histoire comme une histoire apprise, une histoire artificielle. Je pense qu'ils nous ont répondu, ils m'ont envoyé une lettre, je pense ... ; enfin, c'était complètement ...

B. : Je me rappelle ce que tu avais dit c'est que tu avais parlé que ton père allait à Kisangani et eux ils te disaient que ce n'était pas possible car c'était tenu par les rebelles ; et, tu disais : « ils connaissent mieux l'histoire de mon pays que moi ».

E. : Ils te disaient que tu n'étais pas sûr de ce que tu savais de ton père et cela t'a beaucoup déstabilisé.

T. : Moi, je pense que les gars qui nous reçoivent, le gars qui m'a reçu était plus dans le « je lui raconte mon histoire et il me paie » ; en fait, j'avais l'impression que je lui vendais ma vie ; je lui raconte ma vie et il me paie, ça veut dire il me régularise que je ne sois plus sans papier.

J'étais ado à l'époque, j'étais rebelle dans ma tête et je me disais ce gars je dois lui raconter ma vie pour qu'il ..., je ne le connaissais pas en fait, je dois lui raconter ma vie pour qu'il me donne des papiers, qu'il me permette de vivre en France. Moi, ce que j'avais envie de lui dire, c'est qu'il comprenne que je souffre, qu'il comprenne peut-être qu'il y a certaines solutions à apporter, mais je voyais qu'il y avait cette intention de dire parle-moi, parle-moi et si ça me satisfait je te donne ça ; c'était un peu ça qui m'a beaucoup déçu. Bon, ce sont des choses qui arrivent. Je pense qu'ils reçoivent beaucoup de monde et ils ont peut-être cette habitude de passer les gens comme des machines.

JMM : Ce qui vous a déçu, c'est de devoir raconter ou de ne pas avoir été entendu ?

T. : Déjà de devoir raconter à une personne que je ne connais pas ... ; ou c'est peut-être leur façon de voir, de tenter de voir si cette personne si c'est vrai la première fois et la deuxième fois on accordera l'asile, on lui donnera les papiers. Mais, le plus important c'était d'être régularisé ; ils ne font pas attention à ce que les gens vivent.

JMM : Vous avez pu faire un recours ?

B. : Ce que je voulais dire aussi par rapport à ta famille ; en fait, tu étais complètement perdu car tu savais que ta mère était partie de Kamina, tu n'avais pas les moyens de la joindre, tu ne savais pas où elle était, tu pensais qu'elle était à Lubumbashi, mais tu ne savais pas trop ...

T. : Oui parce que la personne m'a demandé pourquoi vous êtes ici ? Pourquoi vous ne cherchez pas votre famille ? Lui, il vit à Paris ! Je ne sais pas ce que je lui ai répondu, j'ai peut-être été impoli mais j'étais énervé et je lui ai dit : « mais vous vivez à Paris ; si je cherche ma famille comment vous le saurez ? » Peut-être ça l'a heurté ma réponse, ça l'a mis en colère, je ne sais pas

B. : Mais pour toi, c'était hyper dur à ce moment-là ; je me rappelle tu avais dit que tu avais été accompagné par un prêtre (au Congo) qui s'appelait Léon. J'ai recherché tous les Léon du Congo qui étaient d'un ordre religieux ; j'en ai vu quelques-uns ; et, on a vu que dans le Lot et Garonne, il y avait un curé de Kamina qui était venu en France et on l'avait contacté et il nous a donné le numéro de téléphone d'une religieuse, en nous disant qu'il ne fallait pas que l'on dise que c'était lui qui avait donné le numéro de téléphone. Ce qui m'a frappé à ce moment-là lorsque l'on a appelé cette religieuse qui était au Congo

E. : .. qui était morte de peur.

B. : Au premier coup de fil, elle nous a dit des choses, que ta mère était à Lubumbashi, elle nous a donné un numéro de téléphone pour que tu puisses la joindre

E. : Non, pas cette fois-là ; elle avait très peur ; tu te souviens ?

B. : et après quand je la rappelais parce que je voulais pour le recours qu'elle écrive un témoignage, et elle avait peur, elle avait peur ...

JMM : c'est par elle que vous avez pu rétablir le contact avec votre maman ?

T. : oui, oui ... ; elle était à Lubumbashi ; Après, je suis parti une première fois à Brazzaville parce que je ne pouvais pas aller ...

B. : Mais c'est longtemps après cela. Entre temps, il y a eu le recours. Et, le recours, je me rappelle, on t'avait dit il faut que tu prennes une avocate, et toi tu étais mal de devoir prendre une avocate ; tu disais : « avoir un avocat, c'est quand on a fait quelque chose de mal ».

E. : Tu avais l'impression d'avoir une double peine ; ce que tu avais vécu et en plus on te jugeait là-dessus. Tu en parlais beaucoup de cela.

B. : Pour le recours, on est allé ensemble à Paris. Je me rappelle du sketch ; tu étais habillé en survêt, casquette à l'envers ; j'ai dit non non ce n'est pas possible, tu remontes. Tu étais remonté te changer vite fait.

T. : J'avais mis une chemise (rires).

B. : On a failli rater le train ; on a réussi à avoir le train.

E. : Ric-rac

T. : Oui, on a couru à la gare

B. : On est arrivé à Montreuil. J'ai assisté à des séances avec un Président qui était extrêmement dur, toujours à chercher la contradiction dans les propos. Et lorsque l'on avait préparé, j'avais vu que dans ce qu'ils appelaient les récits stéréotypés, il y avait effectivement des jeunes congolais qui disaient qu'ils étaient poursuivis après la mort de Kabila. Il y avait certainement des récits stéréotypés mais ces récits ce sont aussi la réalité de ce que des jeunes vivaient à travers ce que dit Taby c'est-à-dire des Katangais qui voulaient se venger sur les autres.

E. : En écoutant Taby faire ce récit, c'est la première fois que je t'entends raconter l'ensemble ; ça me frappe encore, c'est l'extrême indulgence qu'il a toujours eu pour tout ce qu'il vivait ; toutes les situations, et même les gens qu'il rencontrait, et même les situations comme à l'OFPRA, tu as toujours été hyper indulgent avec tout le monde, en disant peut-être que, mais oui, tu cherchais des circonstances atténuantes à tout le monde alors qu'en fait, tu dois avoir une révolte incroyable à l'intérieur. Je l'ai entendue ce soir, tu l'as dite.

T. : quelquefois, je le mets sur le compte de l'adolescent que j'étais ; j'étais révolté. Mais je vous ai rencontrés vous ; c'était un moment où je vivais des choses dures à l'intérieur. Une fois, on m'a envoyé un récépissé de la préfecture parce que l'autre n'était plus valable mais pour que je retire ce récépissé (à la poste), on me demandait une carte d'identité ; or, le récépissé c'était ma carte d'identité. Alors je leur ai dit ma carte d'identité est là-dedans. Benoît est venu pour intervenir.

B. : J'étais en colère là.

T. : Du coup, il était en colère pas possible. Heureusement, j'avais des Français qui me protégeaient et j'avais aussi l'administration qui était dure avec moi donc je vivais des choses dures

mais j'avais un endroit comme j'ai dit un berceau où j'étais protégé, où j'étais câliné. Cela m'a permis d'équilibrer la France. J'espère que les jeunes d'aujourd'hui qui vivent aussi des choses difficiles, ils ont cette chance de rencontrer des gens doux. Ce serait une famille africaine, je dirais oui c'est parce qu'ils sont comme moi, c'est pourquoi ils m'accueillent avec beaucoup de douceur. Mais Éveline et Benoît, ils ne sont jamais allés en Afrique ; ils m'ont accueilli comme ça ; j'ai grandi dans leur maison et c'est ça qui m'a permis d'être très bien et d'équilibrer les violences qui pouvaient me frapper dans la société. Ce n'est pas une violence, ce sont des lois ; c'est comme ça, tu dois donner la carte d'identité. Mais moi, je viens d'un pays où les papiers c'est rare. Les gens te croient sur parole ; j'ai trouvé ça un peu bizarre. Beaucoup de gens qui me rencontrent aujourd'hui me disent ... parce que moi je suis venu comme ça ; je n'avais ni passeport, ni attestation de naissance ; rien qui pouvait prouver que je suis Congolais. Le monsieur qui m'écrivait mon histoire au « Toit du Monde » (ONG, Poitevine) m'a dit « qu'est-ce qui prouve que tu es congolais ? ». Alors je lui ai dit, si je savais que j'allais venir en France et que je savais que cela allait vous aider à m'aider, j'allais peut-être essayer de les prendre mais je suis parti en courant. Je suis venu d'une société où tout se raconte par oral. J'avais du mal ...

E. : Oui, puis tu as rencontré l'absurdité de plein de situations administratives.

T. : Moi, cela me dépassait. J'ai connu la France très douce et aussi cette France où tu dois tout justifier.

B. : Et à la commission de recours, toi tu avais demandé une interprète. Je voyais comment, le Président, en particulier, essayait de construire une cohérence. Par exemple, tu disais ; tu parlais de ta mère ; tu disais qu'elle était retournée dans son pays. Pour lui, son pays c'était l'entité nationale et pour toi c'était sa région. Et là, j'ai vu à un moment donné que ça pouvait partir en « vrille » parce que dans une phrase plus loin tu pouvais dire involontairement quelque chose de contraire. D'ailleurs, la traductrice elle a arrangé ce que tu disais pour que ce soit cohérent mais le risque c'était que ça puisse être à un moment donné. Il (le Président) avait dit à la personne d'avant : « vous mentez ». Et là, c'est foutu ! Et là, on voit tout le décalage sur le fait d'aller dire à des gens que l'on ne connaît pas des choses qui sont extrêmement douloureuses. Il y a de la pudeur et de la souffrance. Et, les gens en face, on a l'impression qu'ils sont à mille lieues de réaliser cela. Et tu avais été interviewé longtemps. L'avocate avait dit sachant très bien que je n'avais pas le droit de parler ; moi, j'étais dans la salle ; j'avais essayé d'écrire ce que l'on avait fait. Et, le Président t'avait dit ; « ah, mais vous avez mis deux ans pour retrouver votre mère ! ». Il avait dit ça. Et, c'est le seul moment où j'ai dit quelque chose ; et, j'ai dit : « et, oui ! ».

T. : Et là, le Président m'a regardé bizarre. Benoît, il était en colère.

B. : Au « Toit du monde », ils ont été très étonnés que tu sois régularisé car ton récit était trop dans ce que l'on pouvait attendre ; ils ne pensaient pas que tu aurais tes papiers.

JMM : Ce que l'on entend à travers vos témoignages, c'est que toutes ces choses n'auraient pas été vécues de la même manière si à la place d'un accueil familial vous aviez eu un placement institutionnel ; ce que l'on entend, c'est que vous avez cheminé ensemble dans la procédure de recours ; même dans cette procédure très administrative, il y a une dimension humaine qu'il n'y aurait peut-être pas eu si vous aviez été placé dans une institution.

T. : D'autres (mineurs) qui ont été placés en institution ont eu aussi leurs papiers mais ils n'ont pas fait le même parcours. Ce qui est le plus bénéfique pour moi, aujourd'hui, j'ai mes papiers bien sûr comme beaucoup d'autres jeunes avec lesquels je suis allé au lycée, mais dès qu'ils sont venus, on les a placés directement au Foyer et leur famille c'était les éducateurs. Moi, je ne sais pas pourquoi, ils m'ont envoyé à l'hôtel tout seul. Après, je me suis rendu compte que c'était une bonne chose. Et, ils étaient très encadrés ; ils ne pouvaient pas aller à l'église, ils ne pouvaient pas faire ça, ils ne pouvaient pas faire ça. Mais moi dans ma solitude, j'ai pu aller faire du foot et au Secours Catholique, j'ai rencontré l'église et à travers l'Église, j'ai rencontré des gens ...

B. : Taby, c'est quelqu'un qui allait beaucoup vers les gens ; tu parlais à tout le monde.

E. : Hyper curieux, tout le temps.

B. : Tu entrais en contact très facilement avec beaucoup de gens.

T. : Je ne me rendais pas compte de ma fragilité ; je me disais que j'étais là momentanément et que j'allais rentrer chez moi et je leur parlerai de ce que ... Il y avait cette joie qui mettait un espoir. Une fois, on est parti avec Jean-Baptiste et Laurence (des amis) en Bretagne pour des vacances, organisées par une association. Et là, j'attendais le bus et un Monsieur est venu me demander si tout allait bien. Du coup, cela m'a inquiété, la façon dont il s'inquiétait pour moi ;

JMM : Vous avez été scolarisé, vous avez repris l'école ?

T. : Oui, j'ai fait une école de remise à niveau

B. : C'était au Lycée ...

T. : Réaumur (Poitiers). Après, je suis parti pour un CAP électricien, puis BEP.

JMM : Tout cela à Poitiers ?

T. : Non, à Saint-Maixent l'école (petite ville située à 50km de Poitiers).

JMM : Et pourquoi Saint-Maixent-L'École ?

E. : C'était la seule possibilité pour faire ce qu'il souhaitait.

JMM : Pendant ce temps, il était toujours chez vous ?

B. : Il n'a jamais été chez nous. En plus, tu as toujours été indépendant. Mais, tu venais souvent

à la maison ; le week-end aussi.

E. : Il dormait assez souvent à la maison.

B. : On essayait de semer de l'arachide mais ça ne marchait pas !

T. : J'étais au Foyer John Kennedy (foyer de jeunes travailleurs, Poitiers) ; je dormais là-bas et je passais beaucoup de temps chez Éveline et Benoît.

JMM : Quand vous vous êtes rencontrés, vous étiez encore à l'hôtel ?

E. : Oui, il était à l'hôtel quand on l'a rencontré.

JMM : De l'Hôtel au Foyer Kennedy, quel a été votre parcours ?

E. : A ta majorité ?

T. : Oui, à la majorité. J'étais sous la protection de l'ASE et lorsque j'ai eu 18 ans les éducateurs ont fait que j'ai un chez moi.

JMM : Vous êtes resté longtemps à l'hôtel ?

T. : Oui, six mois.

JMM : Le processus de scolarisation s'est enclenché à quel moment ?

T. : J'étais toujours à l'hôtel ; pendant les six mois où j'étais à l'hôtel, je faisais une remise à niveau et lorsque je suis passé au Foyer Kennedy, j'ai commencé une formation.

B. : Qui t'as donné tous les « tuyaux » parce que nous nous ne sommes pas intervenus ?

T. : Ce sont les éducateurs qui m'ont accompagné.

JMM : Vous avez associé deux réseaux : celui institutionnel de l'ASE puis des éducateurs du Foyer Kennedy, et en parallèle, un réseau d'amis ?

T. : J'allais chanter à la chorale ; ça m'a donné pas mal de relations ; dans la chorale africaine, il y avait toutes les nationalités ; et, ça m'a ouvert aussi des réseaux d'amis et j'ai connu aussi des jeunes étudiants à Poitiers.

B. : Assez vite, tu n'étais pas du tout enfermé et tu as une capacité à aller vers les autres qui est assez phénoménale.

JMM : Vous-même, vous avez accueilli d'autres jeunes ?

E. : Avant Taby, on a accompagné Julie et Michel. Puis, Issa dans un lycée où je travaillais ; un jeune tchadien qui était arrivé dans ce lycée. J'étais là pour travailler sur l'insertion des jeunes. Ce jeune est arrivé en cours d'année et il s'est retrouvé dans une classe de service à la personne, classe de 31 filles ; il n'avait pas l'air du tout à sa place. On est rentré en contact par le biais du CDI et petit à petit, j'ai fait connaissance avec lui ; il m'a été très sympathique très vite ; j'ai un peu travaillé à le faire changer de classe. De fil en aiguille, on a fait de plus en plus connaissance ; je lui ai fait travailler le français ; il a pu passer le diplôme d'étude en langue française et ensuite il a fait des formations ailleurs et on est resté en contact et lui est venu habiter chez nous parce qu'on louait quelques chambres à l'étage et donc il occupait l'une de nos chambres ; on est toujours en contact avec lui.

B. : A chaque fois, ce sont un peu les circonstances. On est en contact avec des gens qui sont à « Min'de rien » (ONG poitevine) ou à « Welcome » Poitiers.

E. : On a adhéré à « Mine de rien » ; je me suis positionnée pour écrire des récits s'il y avait des besoins ; j'ai commencé un travail avec un jeune guinéen qui va beaucoup à la M3Q (centre social et de loisirs).

B. : Ce que je déplore, c'est le manque d'articulation entre les politiques publiques et un accueil citoyen, sans forcément se substituer Avec toi (Taby), tu as tout pris en charge sur ta formation ... juste quand il y a eu ton examen de BEP, où tu étais sur le chantier et tu étais convoqué pour l'oral ; tu ne savais ou tu n'avais pas lu ta convocation.

T. : Je ne sais pas, comment vous avez su vous ?

B. : J'ai appelé à La Rochelle (ville du centre d'examen, située à 120 km de Poitiers) car je trouvais bizarre que tu ne sois pas convoqué ; et, ils m'ont dit, il est convoqué à deux heures cet après-midi. Si non, on n'est pas entré sur ces aspects-là. Ce n'est pas pareil pour Issa.

E. : Issa a une histoire très très lourde dont il n'arrive pas à sortir du tout, du tout ...

B. : Ces liens-là sont très enrichissants pour nous, c'est extraordinaire d'avoir rencontré Taby, comme ouverture sur d'autres vies, d'autres façons de voir et sur une vraie amitié ; c'est génial de pouvoir faire cette expérience-là. Effectivement, les gens qui arrivent à pouvoir nouer des liens ce n'est pas si compliqué que cela. On sait bien que le département n'a plus d'argent, que les mineurs isolés c'est une question compliquée mais c'est dommage de ne pas arriver à construire une politique publique en relation avec des citoyens.

E. : Il y a plein de familles ressources qui sont prêtes (à accueillir) et beaucoup agissent d'ailleurs. Il y a encore de la ressource qui n'est pas suffisamment mobilisée. Cela (l'accueil) ne fait que du bien ; c'est ce qui est incroyable.

JMM : D'autant que l'on ressent combien la solitude a été lourde pour Taby.

T. : Oui, la solitude c'est une souffrance. J'ai une vie de prière, en fait. Quand je me sentais seul, je priais ; ça me consolait, ça me donnait l'espoir. Mais je ne dirais pas que je n'ai pas souffert ; j'ai beaucoup souffert de la solitude.

JMM : On a du mal à imaginer un jeune congolais, seul, placé dans un hôtel aussi éloigné du centre-ville et aussi triste.

T. : Je ne connaissais personne.

B. : Tu m'avais demandé, ils sont où les champs ?

T. : ça m'a frappé parce que c'était Noël 2005 ; je m'attendais à voir beaucoup de monde dans les rues comme en Afrique ; les gens se baladent. Donc, je suis sorti à Noël ; il n'y avait personne dehors ; j'ai pris le bus ; j'étais KO, il n'y avait personne. Ça m'a attristé ; je me suis dit mais où sont-ils passés ? Mais au « Toit du monde », on s'est croisé avec Monsieur R. ; il était choqué. Il a demandé aux assistances sociales : « pourquoi vous ne lui avez pas donné de pistes ? » Je crois qu'il y avait quelque chose d'organisé aux Salons de Blossac (salle polyvalente).

Il fallait lui donner au moins cela afin qu'il y aille. J'étais choqué ; je me suis dit, ça se passe comme cela ici ? Bonne année, Noël, ça été un grand choc. Je vivais la solitude et j'attendais ce jour-là pour croiser du monde. Ça m'a fait bizarre.

JMM : A votre arrivée en France, y avait-il une partie de votre rêve d'enfant qui se réalisait ou les circonstances étaient-elles trop violentes ?

T. : Quand je me suis rendu compte que j'étais en France, il y avait une joie. Au Congo, parler français c'est prestigieux. Je ne me suis jamais imaginé que je viendrais en Europe et en France. J'avais cette joie de me dire je suis en France mais la tristesse était plus forte. Je me sentais même coupable par rapport à mon frère qui était mort. J'avais l'impression que je n'avais pas le droit d'être heureux. C'est avec le temps et des rencontres. J'ai rencontré J.B. qui fait de l'escalade, on sortait un peu, j'adorais. Avec Éveline et Benoît aussi, on sortait ; ils m'emmenaient à la mer ; la plage c'est un endroit de joie mais moi j'étais un peu triste. Je n'avais le temps d'en profiter. Une fois, je suis parti avec des copains à Toulon.

JMM : Vous êtes retourné au Congo. Comment s'est déroulé ce retour ?

T. : C'était surtout pour rencontrer ma famille. Quand je retourne au Congo, je me pose beaucoup de questions par rapport à mon pays d'origine. Je dis : « je suis Congolais mais est-ce que je connais bien le Congo ? ». Je m'attache au Congo surtout parce que j'ai ma famille. Mais, j'ai une sorte de désespoir parce que je vois qu'il n'y a aucun projet pour les jeunes, aucune réalisation. Mais cela me fait du bien de retrouver mes sources, de voir comment les enfants jouent dans les rues, ... Je me dis que c'est aussi une richesse que je sois un Congolais et l'éducation que j'ai eu m'a beaucoup aidé ici, ça m'a beaucoup aidé dans mon accomplissement personnel. C'était une grande souffrance au départ quand je suis arrivé ici, et aujourd'hui je me dis que ce voyage m'a bien rempli, m'a bien comblé. Le fait d'être en France, je bénéficie aussi de cette culture française qui a fait ce que je suis aujourd'hui.

B. : On t'a proposé de lire et tout de suite tu as lu beaucoup, tu t'es intéressé à plein de choses.

T. : Oui, la lecture m'a beaucoup aidé ; c'est quelque chose dont je ne vais pas me détacher aujourd'hui. Beaucoup de gens parlent d'intégration mais moi je ne crois pas à l'intégration ; je le prends un peu mal. Je crois que la chose la plus importante c'est l'amitié ; ça fait partie de mon éducation ; ma mère m'a éduqué, elle nous a appris des valeurs et ce sont ces mêmes valeurs que je trouve en France que ce soit dans le milieu professionnel. Quelquefois, je suis tombé en face de gens que j'aurais pu dire racistes alors que c'est le manque de connaissance, l'ignorance. Ils voient que j'ai la peau noire, ils ont leur jugement mais quand ils voient que tu es un gars honnête, un gars travailleur du coup ça construit une amitié, une confiance.

Ce que je veux dire aux gens (mineurs) qui viennent aujourd'hui, il ne faut pas avoir tout de suite une mauvaise image, qu'on ne les accueille pas bien, ou quelqu'un un peu méfiant d'eux, tout de suite être négatif. Il faut essayer d'être sérieux, d'être travailleur, d'être poli face à l'autre et c'est comme cela ... les relations s'ouvrent. Ce sont des valeurs qui sont universelles.

E. : Quelque chose qui m'a toujours frappée chez Taby, c'est que nous on a toujours tendance à se révolter un peu facilement par rapport aux faits de racisme, aux attitudes racistes et Taby à chaque fois nous répondait : « non, il faut comprendre ; les Africains ce n'est pas si simple que cela ». C'était lui qui nous faisait entendre quelle meilleure raison, il pouvait y avoir quelquefois d'avoir des réactions de ce type là (raciste). Et, je trouvais que cela nous décalait bien, nous déplaçait ... oui, c'est fou, je trouve cela.

T. : Souvent, je me mets à votre place. Si j'étais au Congo, et quelqu'un d'autre viendrait de loin comme cela, qu'est-ce que j'aurais à faire. C'est là que je dis que c'est une chance de trouver ces valeurs en France. Les Français doivent se rendre compte que ce n'est pas que le côté économique qui est important, c'est aussi cette chance. Comme moi, aujourd'hui, j'ai un ami thaïlandais, un ami indien ; si j'étais resté au Congo, je ne les aurais jamais rencontrés ; c'est aussi à travers la France que j'ai rencontré ces gens-là. Aujourd'hui, j'ai un ami ; c'est un adulte, il a 60 ans, il s'appelle A., c'est un Français. J'ai tissé une amitié ; c'est un gars qui est dur, il est très dur avec moi, limite je le traiterais de raciste. On s'est connu, j'ai pris le temps de le comprendre. Je dis il faut donner le temps à l'autre d'être raciste comme cela on se connaît ; il a ses jugements ; il n'a jamais vécu avec un noir, il n'a jamais rencontré des noirs ; il faut lui donner son temps et il découvrira que ses jugements sont faux, alors il sera curieux de te connaître. Avec l'Amitié, des solutions peuvent se trouver. Et du côté économique, est-ce que cette question-là se résoudra ou pas ? La pauvreté en Afrique continue à se faire. Je pense que le plus important c'est l'amitié et les bonnes relations entre les gens.

JMM : Merci à vous tous d'avoir consacré autant de temps.

E. : Merci aussi ; c'était une belle occasion de réentendre l'histoire de Taby.